



MALI TWIST

Malick Sidibé

Les peaux luisent, les corps s'épuisent, les yeux séduisent

Témoin irremplaçable de l'exubérance de la jeunesse, Malick Sidibé l'a croquée dans les clubs, sur les plages ou dans son studio. Il a donné ses lettres de noblesse à la photo, longtemps ignorée, de Afrique de l'Ouest.

C'était au temps où les selfies n'existaient pas. La couleur même était rare dans la photographie. C'était au temps béni de l'indépendance des colonies. Une période, le début des années 1960, où nombre de peuples d'Afrique voient enfin se lever le voile gris de la présence étrangère, particulièrement la France. Un temps de joie intense, où tous les rêves sont possibles. Les esprits et les corps se libèrent, doucement et sans contrainte. La révolte de la jeunesse touche tous les domaines. La politique, bien sûr, mais aussi les rapports humains. On ose les sensations. On se voit, on se rencontre, parfois on se touche grâce à ces danses venues d'ailleurs. Un peu partout en Afrique de l'Ouest, le twist a saisi les hanches des garçons et des filles. Les rythmes de Cuba sèment la transe. Et voilà que, dans de folles soirées, un nouveau monde se crée, sans tabou. Quelque temps auparavant, a débarqué à Bamako un jeune homme, Malick Sidibé, venu de

Soloba, un village au sud de la capitale malienne. Sa famille est d'origine peule, son père est éleveur-cultivateur. Mais lui, un peu rêveur mais surtout avide de croquer – dans tous les sens du terme – ce qui l'entoure, préfère dessiner. En 1955, à 20 ans, un diplômé d'artisan bijoutier en poche, il rencontre un peu par hasard quelqu'un qui va « changer sa vie », comme on dirait dans les romans de gare. L'homme s'appelle Gérard Guillet-Guignard, gérant français du studio de photographie Photo-Service. Il est plus connu sous le nom de « Gégé la Pellicule » ! Et le voilà qui demande à Sidibé d'abord de décorer son magasin-studio puis de devenir son apprenti. Sidibé réalise alors les premiers portraits de clients maliens.

C'est, à cette époque, un genre plus couru qu'on ne pense et pas seulement au Mali. Il n'est qu'à se pencher sur les travaux de photographes peu connus chez nous, comme le Togolais Alex Acolatse, qui ouvre un studio et crée des cartes postales dès les années 1920.



« Position d'un gentleman », 1980.

« Une des caractéristiques de cette photographie dite africaine tient au fait que son existence en tant qu'objet d'étude a été longtemps ignorée par la recherche africaniste en dépit du caractère ancien de son introduction en Afrique de l'Ouest et de son utilisation massive par les populations autochtones » (1), note ainsi le chercheur Jean-François Werner, qui, alors au service de l'IRD (Institut de recherche pour le développement), a mené entre 1991 et 2012 un vaste programme de recherche sur les modalités d'appropriation et les usages sociaux des technologies visuelles dans les sociétés ouest-africaines contemporaines. Il cite ainsi « l'Afrique fantôme », de Michel Leiris. Ce dernier observe en 1931 dans le nord-est de l'actuel Mali: « Les principaux ornements (d'une habitation) en sont un lit européen, une image populaire turque représentant le sacrifice d'Abraham et une multitude de photographies, parmi lesquelles des détachements entiers de la coloniale, des familles nègres, des tirailleurs, seuls, à plusieurs, en famille ou avec des Blancs... »

Avec l'achat de son premier appareil, un Kodak Brownie Flash, peut-être sans le savoir, Malick Sidibé va s'inscrire dans cette lignée de portraitistes maliens, celle d'un Mountaga Dembélé et d'un Seydou Keïta. Ironie de l'histoire, il achète, en 1960, son matériel de laboratoire à un militaire français quittant le Mali. Et deux ans après, il ouvre le Studio Malick, dans le quartier de Bagadadj, près de la grande mosquée de Bamako, rue 30 angle 19. Une aventure commence. Modeste, voire timide. Comme l'était le photographe lui-même. D'ailleurs, il ne s'agissait pas vraiment d'une aventure. Juste cette volonté de Sidibé de sortir de son magasin, d'aller voir la vraie vie. De frotter son boîtier aux mouvements en cours. Et les mouvements en cours parmi les jeunes de Bamako signifiaient notamment les soirées, où, réunis en clubs aux noms les plus divers (Club des As, Caïds, Zazous...), ils se trémoussaient jusqu'à plus soif sur les vinyls par encore scratchés de James Brown et même... Johnny. Twist



« Nuit de Noël », 1963.

Rumba, hula hoop et cha-cha-cha, avec James Brown, Johnny ou «KarKar». Et toujours «twist again».

aussi, évidemment, rumba, hula hoop et cha-cha-cha, bien sûr. Ce n'est pas le twist à Saint-Tropez mais le « Mali Twist » de Boubacar Traoré, dit « Kar Kar », qui inonde les ondes de Radio Mali.

L'exposition présentée par la Fondation Cartier (2) est incontournable. Un hommage beau et joyeux à la fois à Malick Sidibé qui permet d'appréhender ce qui fait la qualité de ses clichés. Une qualité faite homme, attiré par l'autre, par les autres. Est présenté ce qui pourrait apparaître comme les deux facettes de son travail (les photos en extérieurs type « reporter de la jeunesse », en mouvement, et celles en studio, posées) mais dont on per-

çoit bien, peut-être confusément si l'on n'est pas assez attentif, la même façon de se saisir du sujet, d'en ôter délicatement la gangue pour en extraire le feu intérieur, celui de la vie et de l'identité de chacun. Il y a de la tendresse dans son regard. Un peu d'ironie parfois, jamais de moquerie. Jamais de luxe, très peu de calme, beaucoup de volupté. Un cocktail explosif.

Dans les grands espaces de la fondation, les tirages noir et blanc aux formats multiples – dont un ensemble de portraits inédits et des tirages d'époque réalisés par Sidibé – forment un damier argentinque envoûtant alors que ses « chemises », rassemblant ses prises de

vue des soirées, sortes de planches-contacts personnalisées, semblent une collection de timbres qu'on prend plaisir à scruter. Il les affichait à l'entrée de son studio pour être choisis. Parmi les plus de 250 clichés présentés, un coup de cœur particulier pour ces moments saisis au bord du fleuve Niger où les peaux luisent, les corps s'épuisent alors que les yeux séduisent. « Je n'aime pas la tristesse en photographie, c'est la misère », aimait à dire Malick Sidibé. ★

PIERRE BARBANCEY

(1) « De la photographie africaine en tant qu'innovation technique. Une étude de cas ouest-africaine », à lire sur « Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires-Afrique, Caraïbe, diaspora ».

(2) « Malick Sidibé. Mali Twist ». Fondation Cartier, Paris, jusqu'au 25 février. Catalogue « Malick Sidibé, Mali Twist ». Fondation Cartier/Éditions Xavier Barral, 296 pages, 250 reproductions, 45 euros.